



HAL
open science

Les quartiers des Parisiens

Anne-Lise Humain-Lamoure, France Guérin-Pace, Antoine Fleury, Catherine Rhein

► **To cite this version:**

Anne-Lise Humain-Lamoure, France Guérin-Pace, Antoine Fleury, Catherine Rhein. Les quartiers des Parisiens. Ville de Paris. Paris sous l'œil des chercheurs, Belin, pp.21-38, 2007. hal-00258019

HAL Id: hal-00258019

<https://hal.science/hal-00258019v1>

Submitted on 20 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce chapitre a été publié sous une forme proche dans
Paris sous l'œil des chercheurs, Ville de Paris, Editions Belin.

Les quartiers des Parisiens

Anne-Lise Humain-Lamoure, France Guérin-Pace, Antoine Fleury,
Catherine Rhein¹

« Le quartier. Qu'est-ce qu'un quartier ? [...] il y a les voisins, il y a les gens du quartier, les commerçants, la crèmerie, le tout pour le ménage, le tabac qui reste ouvert le dimanche, la pharmacie, la poste, le café dont on est, sinon un habitué, du moins un client régulier [...]. »

G. Perec, Espèces d'espaces, 1974.

Élus et citoyens semblent vouloir mobiliser de manière croissante une figure très ancienne de la ville : le quartier. Cette entité, parée parfois de l'illusion mythique du « village » (Fayt, 2003), serait le moyen de recréer des formes de proximités et de solidarités urbaines. Certains chercheurs contestent cependant l'existence de quartier dans la métropole : le citoyen, plus mobile, créant différents espaces de vie, aurait aujourd'hui pour territoire la ville entière et ne se limiterait plus à ce territoire étroit (Ascher, 1998).

¹ Anne-Lise Humain-Lamoure, Antoine Fleury : Université Paris 1, UMR Géographie-cité.
France Guérin-Pace : INED, UR12 « Histoire critique des sources et des méthodes »
Avec l'aimable relecture de Catherine Rhein, UMR Géographie-cités, directrice du projet.

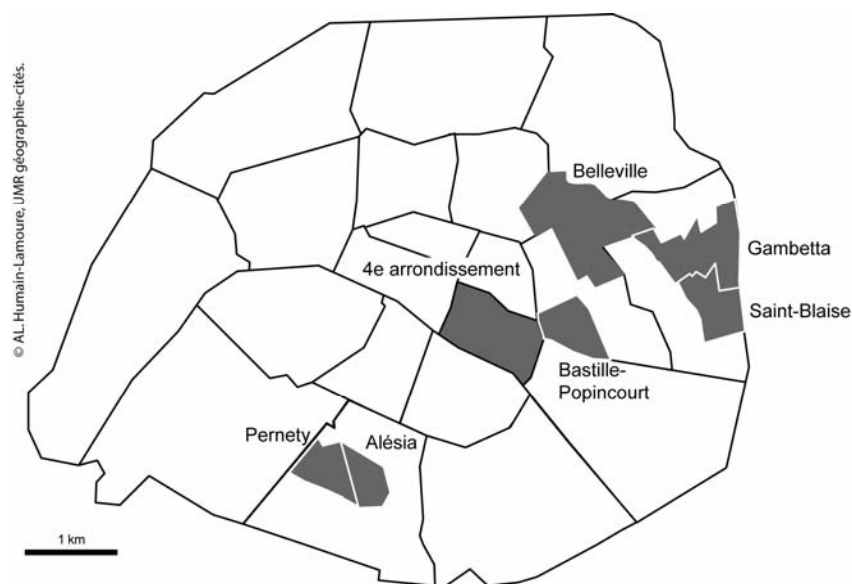
Qu'en est-il pour les Parisiens ? Nous avons mené une enquête auprès de Parisiens pour cerner la façon dont les Parisiens perçoivent aujourd'hui cette entité « quartier » (Encadré 1).

Cette enquête a trois objectifs. D'une part, nous souhaitons connaître la définition que donnent les Parisiens du quartier et ses « ingrédients ». En second lieu, nous voulons cerner les dimensions et les facteurs de l'attachement des Parisiens au quartier et définir les relations entre ces facteurs et la qualité du lien que les Parisiens entretiennent avec le quartier. Enfin, nous voulons cerner les échelons géographiques auxquels ils situent cet espace, enfin, les espaces qu'ils considèrent comme des quartiers de Paris.

Enquête « Qu'est ce qui fait quartier ? »

Cette enquête a été menée auprès de 564 Parisiens en juin 2006. L'enquête s'est déroulée à différents moments de la semaine et de la journée dans les espaces publics de sept espaces parisiens (figure 1), choisis en fonction de leur structure sociodémographique, du type de bâti, de leur situation géographique dans Paris (du centre à la périphérie) et des politiques d'aménagement qui y sont menées. Ces espaces, à l'inverse des « beaux quartiers » de l'ouest parisien, ont connu ou connaissent pour la plupart de profondes mutations, notamment des processus de gentrification (Rhein, 2000) qui conduisent à une recomposition des morphologies sociales et spatiales. Nous avons interrogé des habitants représentatifs de la population de chacune de ces zones, au regard de leur âge, de leur sexe, de leur catégorie socioprofessionnelle, de leur statut d'occupation et de leur ancienneté de résidence, en utilisant la méthode des quotas.

Les lieux de l'enquête



Le questionnaire, constitué d'une majorité de questions fermées, comprend trois parties. Dans une première partie, on recueille les caractéristiques de l'enquêté (âge, sexe, profession, lieu de travail, ancienneté de résidence, statut d'occupation). Une deuxième partie porte sur l'attachement des habitants à un quartier en interrogeant les personnes sur l'existence ou non d'un quartier d'attachement dans la région parisienne et ses caractéristiques. Une troisième partie cherche à cerner les éléments qui sont considérés par les Parisiens comme « importants pour parler de quartier ».

Qu'est qu'un quartier pour les Parisiens ?

Le quartier est une notion qui est supposée faire sens, dans la pratique qu'en ont les Parisiens au quotidien. Mais quel sens lui donnent-ils et comment se le représentent-ils ?

Les critères de définition du quartier : un modèle consensuel

Les Parisiens se retrouvent largement autour d'un contenu de la notion de quartier qui s'ancre principalement dans les formes de sociabilité et dans les lieux générateurs de lien social.

- Une définition fondée sur les sociabilités

Les critères privilégiés pour parler de quartier sont d'abord relatifs à la population qui compose le quartier : pour faire exister un quartier il faut avant tout que les gens se connaissent (12% citent en premier ce critère) et qu'il existe une mixité sociale (11% privilégient la *diversité des habitants*). Si l'on considère maintenant l'ensemble des réponses, presque tous citent ce dernier critère, puis quatre critères relatifs à l'idée de *rencontres et d'interaction sociale*. Pour quasiment tous les enquêtés, le quartier se définit avant tout par la diversité des personnes qui s'y côtoient. « *Le critère de ressemblance entre les habitants* » – l'antithèse du critère précédent, est peu cité.

Certains éléments constitutifs du quartier, bien que fréquemment mentionnés, apparaissent moins importants que d'autres. Ainsi, « l'histoire » du quartier, évoquée par 70% des personnes interrogées, n'est considérée comme premier critère que pour 4 % d'entre elles. Cette référence au passé est faiblement associée à la plupart des autres critères, en particulier à l'homogénéité du bâti : la référence à l'histoire ne passe pas nécessairement par

ce biais matériel, mais plutôt par des symboles et des représentations, par une histoire sociale.

Le quartier apparaît bien comme lieu de sociabilité plus que par ses formes matérielles et patrimoniales. De statut public ou privé, intérieurs ou extérieurs, les espaces publics sont d'ailleurs nettement privilégiés par les Parisiens.

- Les espaces de sociabilité, noyaux durs du quartier

Les lieux de sociabilité sont très fréquemment cités et fortement associés dans les différentes réponses. Il s'agit des « lieux de loisirs », « des services et équipements publics », « des petits commerces » et « des marchés », plus généralement « des lieux où se rencontrer » et des espaces publics (« rues piétonnes » et « espaces verts »), autant de composantes qui renvoient à une image cohérente et forte du quartier comme lieu de rencontres et d'interaction sociale.

Les citations relatives aux « petits commerces » et « aux marchés » sont très fortement corrélées entre elles et à la plupart des autres citations déjà évoquées. Elles constituent le noyau dur de l'existence du quartier pour les habitants. Commerces et marchés sont en outre étroitement associés à la diversité sociale (« une population mélangée ») et aux lieux de sociabilité, « bars, cafés » et « services publics ». Ainsi, les petits commerces, cités unanimement, constituent bien le cœur du quartier parisien, et sont considérés par une grande majorité des habitants comme les lieux privilégiés de rencontre et de mixité sociale, mais aussi comme un symbole du quartier, une image ancrée dans les imaginaires.

Les enquêtés établissent, dans leurs réponses, un lien étroit entre « petits commerces » et « espaces verts ». Ces deux éléments de définition du quartier, de nature différente, semblent indissociables. Les *espaces verts* sont associés aux espaces de rencontres tels les « rues piétonnes », les « lieux de loisirs », les « services publics », les « animations ». Au même titre que les « commerces », les « espaces verts » sont l'un des deux éléments les plus fortement associés à la

recherche de diversité et d'interconnaissance des habitants. Cela montre une représentation de plus en plus partagée de la ville et du quartier qui valorise la référence à la nature et qui considère les parcs et les jardins comme des lieux essentiels de la sociabilité urbaine.

Le lien entre les références aux « petits commerces » et aux « espaces verts » d'une part, et celles aux « rues piétonnes », d'autre part, est fort, et rappelle plus généralement l'importance de la place tenue par les espaces publics piétonniers dans la définition d'un quartier pour les Parisiens. La limitation de la circulation est d'ailleurs retenue par de nombreux enquêtés.

D'autres lieux de l'interaction sociale sont moins fréquemment cités. Il s'agit en premier lieu de cadres plus institutionnalisés : les associations et les conseils de quartier. Ces éléments sont d'ailleurs fortement liés dans les réponses, mais moins associées aux autres éléments de définition. La présence de lieux d'engagement et de concertation à l'échelle du quartier n'est pas un critère de définition essentiel. *Les bars*, quant à eux, sont cités par les trois quarts des enquêtés : le fait que ces lieux de rencontre soient, semble-t-il, un peu moins valorisés que les espaces verts et les commerces, tient sans doute à ce que leur fréquentation ne concerne pas toutes les catégories de population.

Ainsi les Parisiens semblent globalement s'accorder pour définir le quartier avant tout comme un espace de sociabilité, organisé autour de ses espaces publics. La morphologie urbaine, tout comme les aspects institutionnels de la vie publique, semblent plus secondaires. Cette vision, assez largement partagée est néanmoins remise en cause par certains.

Des dissonances dans la définition consensuelle

Cette définition du quartier doit cependant être nuancée, selon les différentes catégories socio-démographiques. Au-delà du consensus qui vient d'être dégagé,

l'analyse factorielle de l'ensemble des réponses permet d'identifier quatre profils.

- le déni du quartier face à la définition consensuelle

Un petit groupe semble rejeter ou du moins, ne pas considérer comme constitutifs d'un quartier, des éléments de la définition consensuelle. Ainsi, pour ce sous-ensemble de personnes, commerces de proximité, marchés, espaces verts, équipements et services publics, lieux de rencontre notamment, ne sont pas des éléments déterminants de la « reconnaissance » d'un quartier. Cette attitude semble plus fréquemment exprimée par les ouvriers et se distingue nettement du reste de la population.

- L'entre soi contre l'ouverture : deux visions sociales du quartier

La première associe plutôt le quartier à la mixité sociale et aux relations de voisinage, alors que la seconde déplace celui-ci du côté de l'entre soi, de l'homogénéité du bâti, et du rejet des lieux de sociabilité comme les bars notamment – considérés du point de vue des nuisances qu'ils entraînent, plus que des sociabilités qu'ils permettent. Cette opposition, reflet de modèles de sociabilité bien distincts, varie avec l'âge et le niveau d'étude des enquêtés. Le modèle du *quartier de l'entre soi* serait privilégié par les retraités – les personnes de plus de 75 ans en particulier – et par les personnes de niveaux d'étude les plus faibles. Le modèle du *quartier ouvert* est nettement préféré par des populations plus jeunes (15-29 ans), et par celles à haut niveau de formation.

- Des choix d'aménagements différents pour le quartier

Un premier mode d'aménagement souhaité pour le quartier, plus particulièrement portée par les artisans – profession plus sensible aux facilités de circulation et de stationnement qu'au cadre de vie – ne privilégie pas l'élargissement des trottoirs ou la piétonisation et la création d'espaces verts. Un second, opposé au premier, exclut de la définition du quartier la présence

d'écoles, d'équipements publics et de commerces. Cette dernière vision du quartier s'apparente moins à une catégorie sociale particulière, qu'à une ancienneté dans le quartier, elle-même indirectement liée à l'âge. Pour cette population, la tranquillité semble primer sur les sociabilités dans la définition du quartier.

- La négation de la dimension politique du quartier

Un quatrième profil met en lumière une forme de négation politique du quartier, et notamment un désintérêt marqué à l'égard de la présence ou de l'engagement dans les associations et dans les conseils de quartiers, qui semble être particulièrement le cas des étudiants et des jeunes Parisiens. Ceux-ci sont peu soucieux de la vie politique et plus largement publique, à l'échelon du quartier. Ils vivent le plus souvent chez leurs parents ou dans des logements d'étudiants loués et ne privilégient pas, à cette étape de leur vie, cette dimension.

Malgré ces quelques dissonances, les critères de définition du quartier des Parisiens semblent bien établis. Cependant cet espace est-il vraiment investi par ses habitants et s'accompagne-t-il nécessairement d'un sentiment d'attachement ?



Photo 1

Les aménagements micro-locaux sont l'occasion de fêtes d'inauguration. La semi-piétonnisation de la rue Tourtille (quartier Belleville, 19e) est présentée en fanfare comme une réussite pour le quartier. cliché mai 2005, rue de Tourtille, Belleville, © AL Humain-Lamoure



Photo 2

Le 6 juin 2006, rue Rollin (5^e) un repas de quartier a réuni plus de 300 personnes, à l'initiative de l'association Cinq sur zinc. Cette association de quartier se déclare « pour la réhabilitation des bistrots, le soir, après le dîner, plutôt que la télévision, la scène de ménage ou le vol de mobylette [...] pour le développement et l'animation de la vie de quartier. » Cliché, juin 2006, © AL Humain-Lamoure

L'attachement des Parisiens à leur quartier

Les éléments perçus comme « ingrédients » nécessaires à la formation d'un quartier ne disent rien sur le rapport qu'entretiennent les habitants avec leur propre quartier. Il s'agit de prendre en compte l'appréciation des lieux, voire des

relations affectives qu'entretiennent les citoyens avec le quartier. L'attachement se traduit par la reconnaissance de ce lieu, par un sentiment de bien être en ce lieu et *a contrario* par un sentiment de perte si on est amené à le quitter.

Le quartier, espace privilégié d'attachement ?

Plus de trois quarts des enquêtés se déclarent attachés à un quartier situé dans la région parisienne. Pour cette grande majorité de Parisiens, le quartier a donc un fort contenu affectif.

- Les critères de l'attachement

Quelle que soit sa localisation, le quartier auquel les enquêtés sont attachés est celui dans lequel ils se sentent bien (97%), dont ils apprécient l'ambiance (93%) et avec lequel ils sont familiers (89%). Ces éléments qui contribuent à cet attachement sont avant tout les commerces (80%), les lieux de rencontre (78%) et les espaces verts (64%), lieux favorisant une sociabilité. La « population qui y vit » prime, pour les enquêtés, sur la présence de proches dans ce quartier d'attachement. La présence de bars, de cafés (60%) ou de lieux de loisirs (55%) constitue autant d'éléments importants. Singulièrement, les équipements publics, notamment les écoles n'apparaissent qu'en dernier lieu comme facteurs d'appréciation du quartier d'attachement.

Le fait de se sentir attaché à un quartier parisien, quel qu'il soit, ne dépend pas des caractéristiques sociodémographiques des habitants (sexe, âge, CSP), de leur statut d'occupation ou de leur ancienneté de résidence. Cependant, à la marge, les personnes présentes depuis plus de vingt ans dans un quartier se sentent un peu plus fréquemment que les autres, attachés à ce quartier. L'attachement au quartier de résidence augmente avec l'âge des habitants, le fait d'y être propriétaire de son logement ou d'y fréquenter les commerces. Ce résultat est en totale concordance avec la définition donnée par une grande majorité de Parisiens. En effet, l'ancienneté de résidence et la fréquentation des

commerces vont dans le sens d'un accroissement potentiel des liens de sociabilité entretenus autour du logement. On peut également supposer que l'investissement financier dans un logement va de pair avec un investissement affectif dans le quartier.

Mais on peut également mesurer l'attachement à l'échelon du quartier en demandant aux enquêtés ce qu'ils regretteraient le plus s'ils devaient quitter la région (Guérin-Pace, 2007). Regretteraient-ils leur logement, leur rue, leur arrondissement, Paris, la région parisienne ? Les résultats indiquent qu'ils sont avant tout attachés à la ville de Paris (55%), secondairement à leur quartier (22%), enfin à leur logement (10%), les autres échelles d'attachement étant très peu citées. Regretter Paris, plus qu'une autre échelle urbaine, est plus le fait des jeunes, sans doute encore peu fixés dans leur trajectoire résidentielle (63% pour les moins de 40 ans, 45% pour les plus de 50 ans). Le statut d'occupation du logement n'intervient pas dans ce choix alors que l'ancienneté de résidence et l'âge joue en faveur d'un plus grand attachement au quartier au détriment de Paris dans son ensemble. Il faut donc relativiser le fort attachement porté au quartier en première intention et chercher plus précisément dans les pratiques des Parisiens des marques concrètes de cet attachement.

- De l'investissement affectif à l'implication dans la vie publique

Le fait de se déclarer attaché à un quartier parisien s'accompagne-t-il d'une implication plus importante dans la vie de ce quartier ? Parmi les personnes déclarant un attachement au quartier, moins d'une sur cinq (18%) déclarent participer à la vie locale, associative ou politique du quartier. Sentiment d'attachement et pratiques réelles à l'échelle du quartier ne se recoupent donc que très partiellement.

Les Parisiens participent à la vie de quartier avant tout quand leur quartier d'attachement est aussi leur quartier de résidence. Ainsi, 28% des personnes attachées à leur quartier de résidence déclarent s'impliquer dans la vie locale

contre 18% des personnes attachées à un quartier dans lequel elles ne résident pas. On investit avant tout autour de chez soi. Cette implication dépend également, assez logiquement, de l'âge et de l'ancienneté de résidence : elle apparaît plus marquée chez les enquêtés les plus âgés et les plus anciens dans le quartier.

Cet investissement est défini dans l'enquête de différentes façons, plus ou moins fortes : lire un journal local, participer à des activités locales, activités relativement neutres, ou au contraire, adhérer à une association locale ou s'impliquer dans une action politique. La forme d'investissement la plus fréquente (70% des personnes attachées à un quartier) est la lecture d'un journal local qui concerne 70%. Viennent ensuite la participation aux animations locales du quartier d'attachement, l'organisation de ces animations ou l'appartenance à une association locale ou à un conseil de quartier. L'engagement politique local revêt une moindre importance (20%).

Si le quartier est défini de manière très consensuelle, c'est Paris, plus que le quartier en tant que tel, qui engendre un sentiment d'attachement. Le quartier apparaît alors comme une notion qui fait sens, une image très prisée, à laquelle ses habitants adhèrent volontiers, mais sans que cela se traduise pleinement dans leurs sentiments et leur investissement public. De plus, cet attachement au quartier est divers et montre des modes de rapport au quartier très différents.

Les figures de l'attachement au quartier

Afin de mettre en évidence ces modes de rapports au quartier et la construction d'un sentiment d'attachement à un quartier, nous avons considéré l'ensemble des composantes relatives au quartier, son appréciation et l'implication au sein de celui-ci. Cinq modes d'attachement au quartier ressortent de cette analyse factorielle.

- Un quartier de l'entre soi

En premier lieu, il s'agit d'un quartier de *l'entre soi* dans lequel on a ses habitudes et ses pratiques essentiellement liées aux commerces - déclarés par ailleurs comme facteur le plus important pour parler de quartier, et aux espaces verts. Les loisirs et les bars ne constituent pas un facteur d'attachement au quartier. Ce mode concerne 16% des personnes interrogées, en général âgées (67% de plus de 60 ans), retraitées, installées depuis longtemps et, pour 96 %, dans leur quartier de résidence. La moitié de ces habitants y sont propriétaires. Le quartier qui illustre ce mode d'attachement est le 4^{ème}.

- Un quartier ouvert

Les deux profils suivants privilégient une image du quartier d'attachement fondée avant tout sur l'ouverture du quartier et la diversité de sa population. Dans le premier de ces deux modes, les habitants privilégient le quartier comme lieu de rencontre et de loisirs. Les jeunes sont surreprésentées dans ce profil (38% au lieu de 24% dans l'ensemble). Pour 95% de ces habitants, il s'agit du quartier de résidence, où près de 60% y habitent depuis moins de 5 ans ; trois habitants sur quatre sont locataires. Ce mode d'attachement au quartier ne s'accompagne d'aucun investissement, pas même de la lecture d'un journal local. Il est donc le fait d'une population jeune qui n'investit pas dans le quartier et vient y rechercher avant tout une mixité sociale.

Dans le second mode, l'image du quartier telle qu'elle est envisagée par les habitants, est celle d'un quartier idéalisé qui doit à la fois procurer un ensemble de services, d'équipements, d'écoles et de loisirs mais aussi de lieux favorisant la sociabilité, tels les commerces. À l'exception des bars et des cafés, tout est important pour parler de quartier. L'ensemble des personnes regroupées ici ont une pratique habituelle de leur quartier d'attachement : a minima, elles le fréquentent régulièrement, 96% y habitent, 40% y travaillent. Elles en connaissent donc bien les caractéristiques, ce qui peut expliquer le foisonnement

des critères d'attachement. L'investissement dans la vie locale est très important, que ce soit par l'appartenance à une association ou à un conseil de quartier mais aussi à travers une implication politique trois fois supérieure à celle d'ensemble (12%, 4%). Dans ce mode, l'échelle du quartier est la plus investie : une forte proportion d'habitants regretteraient leur quartier en cas de mobilité. Les propriétaires y sont aussi plus nombreux (38% contre 28% dans l'ensemble des personnes attachées à un quartier). Il s'agit vraisemblablement de personnes avec enfants.

- Un quartier du passé ou idéalisé

Les deux modes d'attachement suivants ont en commun de rejeter l'ensemble des facteurs proposés pour parler de quartier, ainsi que l'ensemble des critères d'appréciation. Le premier mode semble nostalgique d'un quartier habité autrefois et qui n'existe plus soit parce qu'il a dû être quitté soit parce que celui-ci s'est transformé. Le choix du quartier de résidence semble avoir été contraint et ce quartier ne suscite aucun attachement. C'est la ville de Paris, dans son ensemble, qui serait regrettée en cas de déménagement.

De la même manière, le dernier mode de rapport au quartier concerne des personnes qui ne résident pas dans le quartier auquel elles sont attachées et qui souhaitent pouvoir y résider un jour. Elles vivent plutôt en logement HLM (25%). Pour la plupart (71%), ce quartier auquel elles sont attachées est un lieu habité autrefois, quartier dans lequel vivent des amis et de la famille. Cette image est confirmée par le choix unanime d'éléments d'appréciation de ce quartier d'attachement, axée essentiellement sur la sociabilité, à savoir des gens qui se connaissent, une ambiance, mais aussi des souvenirs.

Ainsi, les critères d'appréciation et d'investissement diffèrent sensiblement selon les individus, alors que les critères de définition du quartier sont en revanche assez consensuels. Les Parisiens ne donnent donc pas le même contenu

à une notion de quartier idéale et à leur quartier d'attachement, souvent, beaucoup plus concret. Retrouve-t-on les mêmes différences en termes de représentation spatiale du quartier ? Le quartier est-il spatialement défini et représenté de manière différente selon les Parisiens et selon les lieux ?

Les espaces du quartier

Au cours de l'enquête, nous avons demandé, à plusieurs reprises, aux personnes interrogées, de nommer des quartiers : des espaces qui font quartier selon leur définition ; leur quartier d'attachement, lorsqu'elles en déclarent un ; leur quartier de résidence, lorsqu'elles reconnaissent le lieu d'habitat comme un quartier. Nous supposons que ces dénominations, librement déclarées, font sens pour les individus et permettent de cerner des représentations spatiales de quartiers.

La délimitation spatiale du quartier selon les habitants

Deux aspects du quartier sont aujourd'hui très discutés. Le premier renvoie à l'échelon géographique auquel se définit le quartier. La définition à un échelon local, voire micro-local d'un espace de vie, d'interaction sociale a-t-il encore un sens ? Le second porte sur la continuité de cet espace. Dans une métropole en mouvement, les relations organisées en réseau auraient relégué celles de proximité. Qu'en est-il pour les Parisiens ?

- Les échelles du quartier

Les Parisiens conçoivent très rarement le quartier à un échelon supérieur à l'arrondissement (moins de 2%). En revanche, à 72%, il le conçoivent à l'échelon infra-arrondissement ou infra-communal (« Belleville », « Montparnasse », « le Marais »). Deux autres échelons sont cités : d'une part, l'arrondissement ou la commune (14%), d'autre part, un échelon plus local (11%). Les dénominations désignent dans ce dernier cas, une rue (rue de Buci,

rue Montorgueil, etc.), ou à une place (place des Vosges, place Clichy, place Monge, place d'Italie, etc.). Ainsi la représentation du quartier n'apparaît pas attachée à un échelon géographique spécifique, de la rue à l'arrondissement, même si l'échelon infra-arrondissement apparaît nettement privilégié.

Si l'on compare les échelles utilisées dans la dénomination des quartiers pour en préciser la définition et celle utilisée pour les quartiers d'attachement, de nettes différences apparaissent. Les Parisiens définissent très majoritairement l'entité quartier à une échelle fine, infra arrondissement, alors qu'ils situent beaucoup plus fréquemment le quartier d'attachement à l'échelle de l'arrondissement. Le quartier que les habitants définissent n'est donc pas celui auquel ils sont attachés : ce dernier est plus étendu, plus flou. On retrouve ici les nuances apportées dans l'analyse de l'attachement : c'est moins le quartier que l'arrondissement, voire Paris tout entier qui est privilégié par une grande partie des Parisiens interrogés.

- Le quartier, dans la continuité du logement

Les espaces perçus comme quartiers se situent très rarement à proximité du lieu de travail. En effet, le plus fréquemment, le premier quartier cité est celui du lieu de résidence. Plus généralement, les trois quartiers cités sont localisés à proximité du lieu de résidence. Il s'agit en premier lieu d'espaces situés dans une proximité immédiate : rue des Rosiers, place des Vosges, pour les habitants du 4^e arrondissement, Faubourg Saint-Antoine pour ceux du quartier Bastille. Il s'agit ensuite d'espaces situés dans l'arrondissement, facilement accessibles à pied, correspondant souvent à une centralité d'arrondissement : pour les habitants d'Alésia, rue Daguerre ou Denfert-Rochereau, lieux de passage incontournables, Montsouris comme lieu de détente et de loisirs, ou de l'arrondissement, considéré dans son ensemble comme un quartier. Les quartiers les plus cités sont ensuite les arrondissements limitrophes de l'arrondissement de résidence, tel le 5^e pour le 14^e, les 3^e et 4^e pour Bastille, les 11^e et 19^e pour

Gambetta. Enfin les enquêtés font fréquemment référence à des quartiers correspondant à une centralité parisienne. Or quand ils sont cités, ces quartiers centraux sont le plus souvent situés sur la même rive que celle du logement : Hôtel de Ville et 4^e arrondissement ou Marais pour la rive droite, Luxembourg, 5^e arrondissement ou Saint-Germain-des-Prés pour la rive gauche. Plus l'espace cité comme quartier est proche du logement, plus l'échelle est locale.

Cette importance du logement se retrouve dans les attachements. Le plus souvent, le quartier d'attachement est le quartier de résidence actuelle (59%) ou passée (43%), - 20% des personnes interrogées y ayant vécu à la fois à un moment de leur vie et y vivant à nouveau aujourd'hui. Moins fréquemment, il s'agit du quartier dans lequel on travaille (18%) et pour trois personnes sur quatre dans ce cas là, il est aussi le lieu de résidence.

Si le « quartier » perçu comme tel ne correspond pas nécessairement à l'environnement immédiat du logement, il est en général situé dans une proximité à géométrie variable. Les Parisiens voient le quartier majoritairement comme un réseau de voisinage structuré par des commerces de proximité et des équipements publics. Le quartier des Parisiens n'a donc pas de forme fixe, il est défini avant tout par la sociabilité et par les lieux publics proches du logement dans lesquels se déploie cette sociabilité. Le quartier n'apparaît pas d'emblée comme une portion d'espace, mais comme un réseau d'espaces publics centré sur le logement, aussi bien en termes de définition que d'attachement.

Les quartiers d'attachement

L'étude des dénominations nous permet de situer les quartiers qui ont un fort potentiel d'attachement pour les Parisiens. On relève 109 dénominations différentes. Chacune est donc employée en moyenne par moins de quatre personnes. Cette très grande variabilité montre une diversité de représentation du quartier d'attachement.

- Les quartiers privilégiés sur l'ensemble de Paris

Les six quartiers qui se détachent assez nettement, recourent de manière attendue les lieux de l'enquête (14^e, 20^e, Belleville, Marais, 11^e). Le Marais et Bastille semblent être des quartiers clairement identifiés, tant les dénominations qui y sont associées, peu nombreuses, sont convergentes pour l'ensemble des Parisiens. Les dénominations des quartiers périphériques des 14^e et 20^e arrondissements (Alésia, Pernety, Gambetta et dans une moindre mesure St Blaise) sont beaucoup plus variables. Les dénominations associées au quartier de Belleville le sont encore plus. Les représentations qu'en donnent les habitants diffèrent sensiblement, son image est beaucoup moins claire et structurée pour que ne le laisserait supposer le nombre important de citations dans l'ensemble de la population. Ce quartier est finalement mieux identifié de l'extérieur que par ses propres résidents, contrairement aux autres quartiers, notamment aux quartiers plus périphériques (20^e), pour lesquels la cohérence des réponses des habitants est plus forte que celles des non-résidents.

Cependant, un assez grand nombre de quartiers, différents des lieux d'enquête, ressortent nettement au regard de la fréquence moyenne de citation (0,2%). Ces espaces semblent être les rares quartiers partagés par les Parisiens. Ces quartiers sont localisés indifféremment dans les arrondissements centraux et périphériques, autant sur la rive droite que sur la rive gauche. La surreprésentation de l'Est parisien renvoie clairement au choix de localisation des lieux d'enquête. Cependant, on retrouve ici les grandes centralités parisiennes et/ou des grands carrefours : quelques quartiers historiques (Île de la cité, quartier Latin), des grands marchés populaires (Aligre, Belleville) ou des quartiers de sorties ou de loisirs (St Michel, Montparnasse, Bastille, Oberkampf).

- Les quartiers privilégiés selon les lieux de résidence

La répartition spatiale des quartiers d'attachement confirme l'effet de continuité spatiale entre lieu de résidence et quartier d'attachement. Cependant la répartition autour du logement des quartiers d'attachement varie selon les lieux de résidence. Trois configurations de liens entre quartiers de résidence et quartiers d'attachement peuvent être identifiées.

Repli de l'attachement sur le quartier résidentiel

La première montre une forte coïncidence entre quartier de résidence et quartier d'attachement et une très forte concentration des quartiers d'attachement autour du lieu de résidence. Leur portée reste limitée aux arrondissements contigus. Cette forme d'association est particulièrement fréquente pour les personnes résidant dans les quartiers centraux (le 4^e et dans une moindre mesure, Bastille). Les habitants de ces espaces centraux semblent vivre repliés sur eux mêmes : on peut voir là un effet à la fois de taille et de centralité : ces quartiers de taille réduite peuvent être aisément parcourus et bénéficient de très nombreux équipements, commerces et lieux de loisirs. Si, de surcroît, les habitants travaillent à proximité, ils ont peu de raisons de sortir de ce périmètre réduit et y nourrissent de fait leurs attachements.

Ouverture des espaces d'attachement autour du logement

Une seconde configuration correspond à des quartiers de résidence plus périphériques (Alésia, Gambetta). La concentration des quartiers d'attachement autour du logement est moindre, même si elle reste assez forte, et son extension semble se faire hors de l'arrondissement de résidence et au delà, hors des arrondissements contigus, voire à plus grande distance, dans l'ensemble de l'espace parisien. La grande taille du quartier d'habitation joue sans doute, mais c'est surtout la position périphérique de ces quartiers qui – en termes de situation, mais aussi de centralités commerciales – semble engendrer une plus

grande mobilité de leurs habitants vers le centre ville. Ces mobilités périphéries-centre sont autant de possibilité d'attachement à d'autres quartiers situés à plus ou moins grande distance du lieu d'habitation en direction du centre de Paris. De plus, l'image très forte de certains quartiers centraux (Marais, Quartier Latin), comme lieux de loisirs, commerciaux ou étudiants peut accentuer cette dispersion des quartiers d'attachement loin du quartier de résidence.

Les quartiers Saint Blaise et Pernety constituent une déclinaison un peu différente de cette configuration. En effet, la concentration des attachements à proximité immédiate du quartier de résidence y est plus grande. Cependant la dispersion des quartiers d'attachement situés, pour l'essentiel, dans le prolongement du quartier de résidence, est moins marquée. Dans ces deux quartiers, la forte proportion de populations au capital socioéconomique et culturel assez faible (chômeurs, ouvriers, inactifs) peut expliquer ce repli autour du logement, témoin d'une moindre mobilité dans la ville.

Cela témoigne de représentations moins partagées qu'au centre de Paris. L'effet de taille de l'arrondissement dans lequel s'inscrit le quartier semble ici déterminant : plus l'espace est étendu, plus les voisinages se différencient. On peut également penser qu'une moindre densité de lieux emblématiques (monuments, places) dilue l'« imagibilité » (Lynch, 1960) du quartier.

La forte extraversion des quartiers d'attachement des résidents de Belleville

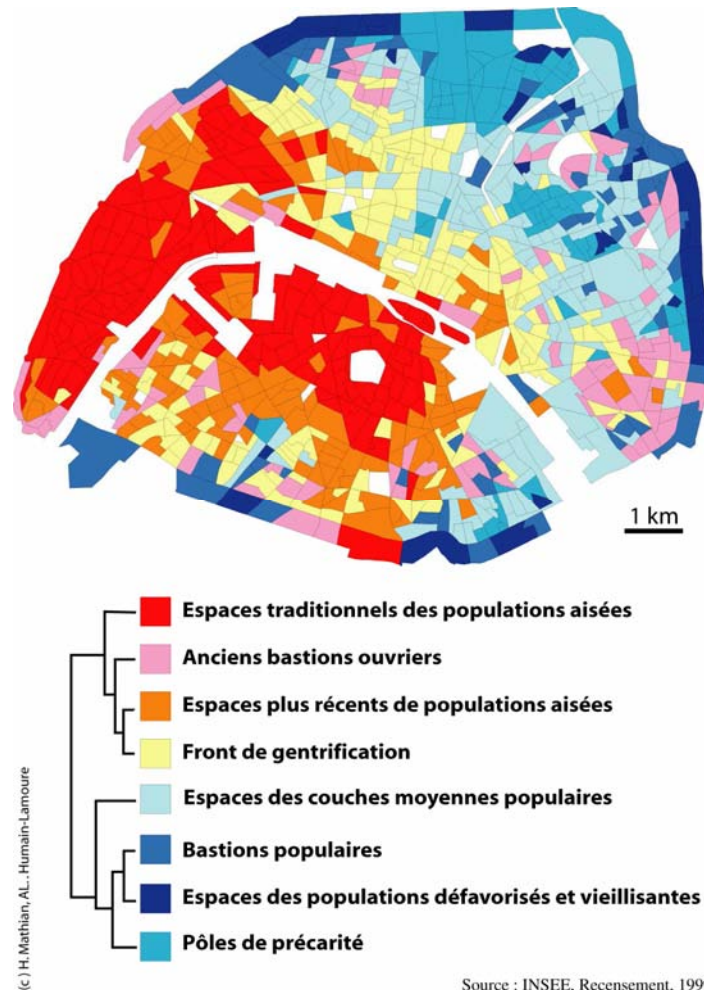
La répartition spatiale des quartiers d'attachement des Bellevillois est double : d'une part, une nébuleuse autour de Belleville, d'autre part, une dispersion dans l'ensemble de l'espace parisien. L'héritage aujourd'hui fortement valorisé et souvent mythifié des villages/faubourg de cet espace parisien (Fayt, 2000) peut expliquer en partie le foisonnement de quartiers d'attachement autour de Belleville. Mais cet aspect ne se retrouve pas dans le 14^e. Cet héritage n'est donc pas suffisant pour expliquer cette spécificité bellevilloise. Il est à noter que ce quartier se situe à la croisée de quatre

arrondissements (10e, 11e, 19e, 20e). Par ailleurs, la population de Belleville, même si elle apparaît plutôt populaire, est en fait, assez hétérogène à fine échelle (Encadré 2). Cette population est en effet composée à la fois d'une forte proportion de personnes au capital socio-économique faible, mais aussi d'une proportion croissante de personnes plutôt jeunes, au capital culturel et aux moyens financiers plus élevés (des « gentrificateurs »). Cela peut expliquer la dispersion des quartiers d'attachement liée à des représentations et à des pratiques assez dispersées dans le reste de la ville.

Ainsi certains quartiers de résidence semblent susciter des attachements plus forts et spatialement plus cohérents : le quartier de résidence est alors nettement privilégié et clairement distingué du reste de la ville. Cependant, la superposition de différentes dénominations pour un même espace pose la question d'une représentation partagée de ces quartiers.

Les différenciations socio-spatiales à Paris

Cette typologie socio résidentielle , à une échelle fine, montre des ensembles très homogènes et compacts au centre (rive gauche) et à l'ouest, où se concentrent les catégories de population au capital économique et culturel fort. A l'inverse, l'ensemble de l'Est parisien et la plupart des arrondissements périphériques apparaissent très hétérogènes. Cela vient confirmer l'analyse faite à l'échelle de l'Île de France par Catherine Rhein (Rhein, 2000). Dans ces espaces, peuvent se côtoyer des populations très défavorisées, des habitants de classe moyenne et des jeunes actifs plus ou moins diplômés. On retrouve néanmoins de micro espaces plus homogènes (Belleville, Alésia, St Blaise, Bastille) ou plus hétérogènes et qui se distinguent toujours nettement de leur environnement (Pernety, Gambetta, le 4^e).



Ainsi, les Parisiens sont avant tout attachés à leur quartier de résidence. Mais selon les lieux de cette résidence, la représentation en est plus ou moins homogène et l'appréciation portée sur d'autres quartiers diffère sensiblement. Trois types de quartier se sont dégagés de ces entretiens. D'une part, il s'agit de quartiers clairement identifiés et appréciés par leurs habitants, mais aussi par ceux qui n'y résident pas (le 4^e). Le second type est constitué de quartiers assez bien identifiés auxquels les résidents sont très attachés, mais qui ne suscitent pas d'attraction forte (Gambetta, St Blaise). Le dernier type est celui de quartiers dont l'image extérieure est forte (Belleville), mais au sein desquels les habitants se situent et s'attachent à des territoires plus délimités, plus spécifiques, plus finement localisés.

Conclusion

Le quartier jouit indéniablement d'une représentation très consensuelle. Pour les Parisiens, le quartier se définit comme un territoire où réside une population diversifiée. Au sein de ce territoire, la sociabilité de voisinage est très appréciée et a pour hauts lieux les espaces publics tels les commerces, les équipements, et les espaces verts, où elle peut se créer et se développer. L'attachement au quartier semble fort, pour la majorité des Parisiens, et repose sur les mêmes critères de convivialité et de sociabilité que le contenu conféré à la notion de quartier.

Cependant, une analyse plus fine des attachements et des investissements dans le quartier révèle que les Parisiens s'impliquent peu dans la vie de leur quartier. Si les Parisiens déclarent apprécier l'idée d'une mixité sociale, d'animations et d'échanges dans leur voisinage, ils ne sont qu'un quart à y participer réellement. De même, l'analyse des représentations des quartiers d'attachement, en fonction des dénominations que leur attribuent les Parisiens, indique que l'image très cohérente et très construite de certains quartiers ne correspond pas à celle du quartier vécu et pratiqué au quotidien ; il s'agit alors de territoires plus fragmentés, plus petits. D'autres représentations, moins immédiates ou attendues, émergent clairement pour leurs habitants.

En conclusion, le quartier semble être avant tout pour les Parisiens une sorte d'idéal, assez stéréotypé, porteur de valeurs de mixité et de solidarité. Mais une analyse plus poussée révèle que cette représentation est loin d'être unanime et ubiquiste. Dès lors, l'ambition politique de créer un maillage de consultation à l'échelle du quartier peut susciter ici ou là de nouvelles dynamiques de quartier. Mais elle risque de se heurter, dans certains espaces, à ce paradoxe de quartiers à la fois très valorisés, mais moins investie qu'on ne pourrait le supposer. Le quartier est encore aujourd'hui pour les Parisiens un espace de la vie

quotidienne, auquel ils se disent attachés, mais demeure malgré tout une maille relativement abstraite, un territoire à (re)construire.

Références

ASCHER F., « La fin des quartiers ? », HAUMONT N. (dir.), *L'Urbain dans tous ses états. Faire vivre, dire la ville*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 183-201.

FAYT T., *LA NOTION DE VILLAGE À PARIS : CHARONNE, UN ESPACE HUMAIN*, PARIS, MONTRÉAL, L'HARMATTAN, 2000.

GUÉRIN-PACE F., « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? » in *LE QUARTIER : ENJEUX SCIENTIFIQUES, ACTIONS POLITIQUES ET PRATIQUES SOCIALES* sous la direction de Authier J.Y., Bacqué M.H. et Guérin-Pace F., *La découverte*, 2007.

LYNCH K., *The Image of the City*, Cambridge, Massachusetts, Presses de l'Institut de Technologie du Massachusetts, 1960.

RHEIN C., « STRUCTURES SOCIALES EN ÎLE DE FRANCE », MATTEI M.F. ET PUMAIN D., *DONNÉES URBAINES 3*, PARIS, ANTHROPOS, 2000, p. 211-226.